

# Entre *les* notes



Eric Bioret

Eric Bioret

Entre les notes

© Eric Bioret, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1203-4



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La véritable musique est le silence, et toutes les notes ne font qu'encadrer ce silence. »

*Miles Davis*

*Hammersmith Odeon, Londres, avril 1983*

*Ça y est, ils ont éteint la lumière. Je m'en doutais. Mais c'est pas possible, je suis tout seul là, ils font quoi les autres, bordel ! La foule commence à s'agiter, je ne vais quand même pas y aller sans eux ! Je leur ai dit cent fois d'être à l'heure, mais c'est tout le temps pareil, il n'y a que moi que ça dérange de toute façon... Et pourquoi mes mains tremblent maintenant ? Pourquoi me trahir aujourd'hui ? Il faut se reprendre, ne penser qu'aux trois premières mesures, le reste viendra tout seul. Pas compliqué, c'est en si bémol. Non, mi bémol. Oh putain ! C'est pas vrai, c'est si ou mi ? Depuis le temps qu'on joue ce morceau, je ne me suis jamais posé la moindre question, et il faut que je craque ce soir. Et puis, ils sont combien les gens dans cette salle ? Ça paraît énorme le bruit qu'ils font quand même. Bon, je me rappelle, du calme, c'est en si bémol majeur, très simple : si bémol, do mineur, fa mineur, si bémol sept et on module. O.K., c'est bon, j'y suis, pas de panique. Manque plus qu'ils se pointent et on peut démarrer. Une grande respiration, une autre. Je peux le faire. Bien se concentrer. Je suis calme, je suis calme. Je sens les pistons, juste là sous mes doigts, prêts à s'actionner, à contraindre mon souffle chaud, à le déformer en une longue plainte pour en tirer ma sonorité.*

*Une main sur mon épaule. Je ne suis plus seul. Il faut y aller. Ne plus penser, ne plus penser, monter les marches. Ne plus penser, repérer la croix en Scotch blanc qui indique ma place sur la scène. Ne plus penser.*

*Mais je pense à elle.*

*Ne plus penser,*

*continuer de respirer,*

*et entrer dans la lumière.*



## **PREMIERE PARTIE**

## CHAPITRE 1 – DANS LE COULOIR

*Rueil-Malmaison, mardi 10 décembre 2013*

Il entra dans le couloir sans calculer, sans penser aux conséquences de son acte. Il agissait à l'instinct, comme toujours. Dans sa précipitation, il ne remarqua ni le calme des lieux, ni la banalité effrayante de la déco : sol en lino verdâtre, murs crème défraîchis sur lesquels étaient suspendues çà et là quelques photos en noir et blanc de visages d'enfants. Il était un automate, un jouet, un pantin dont les fils étaient tirés par je ne sais quel habile manipulateur de destin. En quelques secondes, il arriva à l'extrémité de la pièce à une petite fenêtre par laquelle il pouvait apercevoir la quasi-totalité du parking sur lequel il venait de laisser sa moto. Il ne savait pas trop à quoi s'attendre. Quelle serait sa réaction ? Accepterait-elle de le voir ici, dans son étroit quotidien ? Qui était-il pour elle après tout ? La réponse n'était que trop évidente même s'il n'avait jamais osé se l'avouer : il n'était rien. Leur histoire, leur romance n'existait pas, en tout cas pas en dehors de son imagination. Elle n'était que le résultat d'années de fabulations, de délires romantiques d'un autre âge. Il avait vécu volontairement une partie de sa vie avec cet espoir ridicule pour béquille, pour porte de sortie, pour échappatoire.

Mais aujourd'hui tout était différent. Il allait se marier, elle était malade. Il était devenu sage, et elle n'était probablement plus si belle. Belle de cette beauté unanime, de cette grâce qui avait fait d'elle ce personnage à part dans son existence. Elle n'aurait plus rien. Alors cette fois peut-être, il pourrait lui parler sincèrement, d'égal à égal, de façon totalement apaisée. Il lui dirait comment il était tombé fou amoureux et comment la vie avait passé. Il lui dirait combien d'heures il l'avait attendue et combien d'années il avait patienté, essayant de l'oublier.

Il se retourna, posa sa main sur la poignée blanche et prit une grande inspiration. Sans le moindre bruit, il entrouvrit très légèrement la porte. Il voulait juste jeter un œil discrètement à l'intérieur, s'imprégner de l'univers



de la pièce. Il pensait entrer après quelques secondes d'acclimatation, mais fut cueilli à froid. Dès que la porte put laisser passer un souffle d'air, c'est une onde de choc qui se faufila dans l'entrebâillement pour venir lui traverser les entrailles. En un instant il fut saisi à la gorge, au ventre, au cœur.

Elle riait. Elle riait de ce rire sonore et communicatif qui l'avait subjugué bien des années auparavant. Ce rire si léger, tendre et audacieux que l'on croyait instantanément faire partie de ses amis, de sa famille. Il aurait pu le reconnaître entre mille, puisqu'il ne l'avait jamais vraiment quitté. Plus de trente ans après leur rencontre, il se souvenait de la première fois où il avait entendu le son de sa voix, de ses premières paroles. Puis comment il l'avait regardée, observée, admirée. De cette attirance magnétique était né un amour ambigu, qui s'était amplifié dans son esprit à travers le temps. Encore aujourd'hui, il lui arrivait de sursauter au détour d'une rue quand il croyait reconnaître ce timbre. Et de nouveau son corps réagissait comme il l'avait toujours fait en pareilles circonstances : il était paralysé.

Sa main crispée sur la poignée ne sentait plus le contact froid du plastique. Il était immobile et ne parvenait plus à respirer. Comme un lièvre ahuri dans la lueur des phares, comme un mauvais voleur pris en flag, il était dans la nasse.

« Mais je vous jure que c'est comme ça que ça s'est passé, madame Alain ! »

Il ne reconnut pas cette voix. Elle était jeune et portait un petit accent chantant, antillais peut-être. L'autre en revanche...

« C'est incroyable ! Alors il vous invite à boire un verre et il part au bout de vingt minutes en laissant un billet de cinq euros pour sa consommation uniquement, c'est bien ça si je résume ? Mais quel goujat ! Et vous n'avez rien dit ?

— Eh bien, en fait, j'ai été tellement sidérée que je n'ai pas su quoi dire.

Vous savez, les bonnes répliques on les trouve toujours en rentrant à la maison ou sur le chemin du retour, mais sur le coup on a souvent juste l'air bête. Comme j'aurais aimé avoir un tout petit peu plus d'aplomb à ce moment-là. Si j'avais eu votre répartie, je l'aurais assassiné en public !

— Ne vous dévalorisez pas comme ça, Marie, ça arrive à tout le monde. Et puis, vu la scène, je comprends que vous ayez été un peu prise de cours ! »

Il était hypnotisé par le son de sa voix qui n'avait absolument pas changé. Toujours incapable de bouger, il restait fixé à la poignée comme si sa main était collée à du givre. Les deux femmes avaient cessé de parler depuis un certain temps déjà lorsqu'il reprit ses esprits. Soudain, il s'aperçut que l'infirmière, une grande métisse d'une vingtaine d'années s'était postée dans l'encadrement de la porte dont il bloquait le passage.

« Vous cherchez quelque chose, monsieur ? » lui dit-elle d'une voix douce et ferme à la fois.

Il balbutia un début de réponse, puis finit par décoller brusquement sa main et s'enfuit à toute hâte à travers le couloir sans vie de la maison de repos.